HIST GRAM

54

www.cercle-histoire-morschwiller-le-bas.alsace

21 avril 2025

Edito – Les hirondelles de notre langue régionale

La dernière assemblée générale du Cercle d'Histoire, le 11 avril, fut une nouvelle fois un moment convivial, couronné par la belle prestation de notre ami Jean-Marie Nick qui nous a fait visiter les châteaux perdus autour de Morschwiller-le-Bas.
Nos activités passées et en cours témoignent de notre engagement à partager et à transmettre notre histoire, fidèles à la citation d'Elie Wiesel (1928-2016) :

« Un homme sans passé est plus pauvre qu'un homme sans avenir ».
(A Mensch ohne Vergàngeheit ìsch ärmer às a Mensch ohne Züekunft)

Notre histoire est également indissociable de notre langue régionale, l'un des piliers de notre double culture. C'est pourquoi nous avons également fait part aux membres présents de notre projet, concerté avec la commune, de la promouvoir progressivement dans l'espace public, en commençant par le sous-titrage en alsacien de nos anciennes rues villageoises.

C'est notre manière de nous associer aux nombreuses manifestations de *Friehjohr fer unseri Sproch* (un printemps pour notre langue), dont les plus belles initiatives se sont traduites, cette année encore, par la remise de la distinction du *Schwalmala,* l'hirondelle, symbole emblématique du renouveau.

Nous saluons au passage la publication relayée dans la presse régionale de l'ouvrage « *L'Alsacien de A à Z* » (*Elsassich vu A bis Z*), fruit d'un colossal travail de plus de dix ans de linguistes déterminés à offrir aux apprenants et aux pratiquants un formidable outil d'apprentissage ou de révision de notre langue.

Marie-Christine et le comité de rédaction

Légendes et traditions du mois de mai

Notre ami Gérard LESER nous rappelle que la nuit du 30 Avril au 1er mai était une nuit étrange au cours de laquelle les sorciers et sorcières redoublaient d'ardeur et de combativité. On faisait sonner les cloches pour chasser les démons puis ces cloches étaient consacrées à la Vierge Marie, le mois de mai lui étant dédié. Le terme « mai » provient de *magnus* (plus grand que).

Mai annonce la croissance et l'explosion végétale. Dans la nuit qui précède le 1er mai, les jeunes hommes se rendaient dans la forêt pour couper de jeunes sapins et bouleaux, des « *mais* ».
Ils allaient les planter devant la maison de l'élue de leur cœur *(aquarelle de Paul Kaufmann ci-contre)*. Cependant si une jeune fille avait déplu ou avait trahi un jeune homme, ils allaient planter un *Schàndmaie* (un « mai » de la honte). Il s'agissait d'un arbre desséché et garni d'objets peu reluisants. Cette coutume connue dans toute l'Europe est attestée depuis le XIIIe siècle en Alsace.
Au Moyen-Âge, le mois de mai était le mois des fiançailles, alors appelées *accordailles*. Les Celtes célébraient une fête comparable appelée *beltaine*.

Les châteaux de notre région. Épisode n°7 : le château de Schweighouse-Thann (Jean-Marie Nick)

Le château de Schweighouse-Thann, jadis nommé "Schloss Ernweiler" d'après le nom d'un hameau disparu, fut une prestigieuse demeure noble, fortifiée jusqu'à la Révolution. Il se situait au nord du village, en direction de Cernay. Il n'en reste quasiment plus rien, si ce ne sont des traces à peine visibles de fossés, un puits dans une prairie et quelques vagues mentions cadastrales, dont la rue du Château, voire les lieux-dits "Schloss" et "Hinter dem Schloss".

Le château de Schweighouse, devenu ferme, complètement ruiné dès 1914, avant de disparaître du paysage (site Internet municipal de Schweighouse-Thann).

La première mention du château de Schweighouse date de 1363, mais la seigneurie pourrait avoir existé bien avant. En 1908, le professeur Félix Wolff signale (dans une réédition d'"Elsässisches Burgenlexikon", édition Weidlich 1979) que le fief relève des de *Ferrette* et que les *Bärenfels* (des chevaliers bâlois) en sont inféodés.

Selon les sources, leurs successeurs seraient les *Mörsperg (Morimont),* puis les *Truchseß de Rheinfelden* et enfin les *Habsbourg*, ou encore un bien propre de la famille noble des *Hack* de Schweighouse. C'est cette dernière qui, en 1397, aurait offert sa seigneurie au duc *Léopold IV de Habsbourg* (1371-1411), un petit-fils de *Jeanne de Ferrette*, sous forme de fief oblat afin d'être protégée par plus puissant qu'elle. Mais Félix Wolff pense que c'est *Léopold* qui aurait transmis ce bien aux *Hack*.

En 1468, comme beaucoup d'autres, le château est assiégé par les Suisses, notamment les Bernois, toujours en conflit contre les *Habsbourg*. Dans un premier temps, la garnison réussit à repousser l'attaque des confédérés. Mais, profitant d'un moment de répit, les défenseurs prennent discrètement la poudre d'escampette et les troupes helvétiques reviennent et prennent la forteresse, la pillent et l'incendient (ci-contre, gravure tirée de "Werner Schodoler, Eidgenössische Chronik", bibliothèque cantonale d'Aarau).

Par suite d'un mariage, les *Waldner de Freundstein*, également vassaux des *Habsbourg*, mais aussi du prince-abbé de Murbach et du prince-évêque de Strasbourg, deviennent copropriétaires du château, qui est modernisé entre 1569 et 1571 avec l'adjonction de quatre tours d'angle. À partir de 1572, à la suite de l'extinction des *Hack*, les *Waldner* restent les seuls détenteurs du fief et passent au service de la France, malgré leur conversion au protestantisme.

L'évolution architecturale de ce château de plaine peut être suivie pas à pas de 1500 à 1777 grâce à une série de dessins qui figurent dans le *"Petit livre rouge des Waldner"* dont un exemplaire est déposé aux Archives Départementales du Haut-Rhin. Le château de Schweighouse au départ un "Wasserschloss", château entouré de douves vives et caractéristique des forteresses de plaine, est remanié en 1625, en pleine guerre de Trente Ans. Vers 1715, il perd trois tours. C'est dans ce bâtiment que naît en 1754 la comtesse *Henriette-Louise Waldner de Freundstein*, représentante la plus illustre de la lignée et célèbre sous l'appellation de baronne d'Oberkirch. Dans ses fameux et précieux *"Mémoires"*, elle décrit son château natal :

" Schweighausen est un grand bâtiment carré renfermant une vaste cour et flanqué du côté du nord d'une tour à clocher mauresque. Il est entouré d'un large fossé plein d'eaux vives* (alimenté) *par un ruisseau* (Ndr : le Bærenbach, une diffluence de la Doller) *et séparé d'un joli étang par des jardins fort bien entretenus. On entre par un pont d'architecture ancienne précédé de communs assez considérables entourant la première cour."

Après la Révolution, le château devient ferme et perd sa dimension castrale. Félix Wolff souligne qu'il ne reste plus, au début du 20e siècle, qu'une cuisine voûtée et un escalier gothique. La ferme a disparu lors de la Première Guerre mondiale. La famille comtale *Waldner de Freundstein*, toujours existante, considère le château de Schweighouse, aujourd'hui rayé du paysage, comme l'un des berceaux de la lignée.

Ces femmes qui ont marqué notre histoire : Hélène Bresslau (1879-1957)

Le destin de cette femme d'exception est indissociable de celui de son époux, Albert Schweitzer (1875-1965).

Hélène Bresslau est née le 25 janvier 1879 à Berlin. Elle est la fille de Harry Bresslau, historien médiéviste d'origine juive, professeur renommé à l'université de Strasbourg à partir de 1890, et de Caroline Isay, tous deux expulsés en 1919 par suite de l'épuration ethnique française (cf. HistOgram n° 52).

Après des études dans une école privée protestante de haut niveau et l'obtention du brevet de fin d'études, elle exerce la fonction d'institutrice dans des familles en Angleterre puis en Russie.
De retour à Strasbourg, elle devient "inspectrice des orphelins de la ville" de 1905 à 1909.
Avec une amie, elle décide en 1907 de fonder une maternité pour les filles-mères.
En 1898, lors d'un mariage, elle fait la connaissance d'Albert Schweitzer.
Ils se retrouvent plus tard alors que Schweitzer est chargé de cours à l'université, directeur d'études au séminaire protestant et organiste de concert. Hélène s'est mise à l'aider, en le déchargeant de corvées fastidieuses telles que copies de textes, classements, corrections.

A Lambaréné, en 1913

Alors que Schweitzer songe à partir en Afrique et qu'elle souhaite l'accompagner, elle part à Francfort où elle obtient le diplôme d'infirmière et l'épouse à son retour, le 12 juin 1912.
En 1913, dès son arrivée à Lambaréné, Madame Schweitzer est baptisée *Madame Docteur*.
Son travail est alors immense : elle prépare les opérations, stérilise les instruments, devient anesthésiste. A mesure que le nombre de malades augmente, c'est elle qui s'occupe des infirmiers et de leur formation.

L'armée française place Albert et Hélène en résidence surveillée à Lambaréné, puis en 1917 dans différents camps d'internement en France dont Garaison (Hautes-Pyrénées). Ils sont prisonniers de guerre et seront échangés après l'armistice.
Leur fille, Rhéna, naît à Strasbourg en 1919. Mais Hélène, de santé précaire, souffrant d'une tuberculose aggravée par les conditions de sa détention, ne peut plus qu'effectuer de courts séjours à Lambaréné sans pouvoir assister son mari.
En 1937, sa santé allant mieux, elle se rend aux Etats-Unis pour y faire une tournée de conférences et faire connaître l'œuvre de son mari. Elle y accompagne Albert Schweitzer en 1949 dans un voyage triomphal.
A l'issue d'un huitième et dernier séjour à Lambaréné, de janvier 1956 à mai 1957, elle doit être rapatriée d'urgence par avion à Zurich où elle est hospitalisée.
Elle y décède le 1er juin 1957. Ses cendres sont transportées à Lambaréné et inhumées sous le palmier-dattier choisi par Albert Schweitzer pour abriter un jour sa propre tombe.

L'énigme du professeur Gérard : des vendeurs de tulipes performants

La récente opération de « Tulipes à cœur » au profit de l'I.R.H.T. a inspiré cette nouvelle énigme au professeur Gérard.

Sur un même créneau horaire, 5 binômes : A (Agathe et André), B (Brigitte et Benoit), C (Claude et Christian), D (Delphine et Damien) et E (Evelyne et Etienne) ont vendu des bouquets de tulipes au profit de la recherche médicale.
Ensemble, A et B ont vendu 78 bouquets; B et C ont vendu 88 bouquets; C et D ont vendu 82 bouquets; D et E ont vendu bouquets; E et A ont vendu 91 bouquets.

1° Combien de bouquets ont vendu ces 5 binômes réunis sur ce même créneau horaire ?

2° Combien de bouquets chacun de ces binômes a-t-il vendu séparément ?

La recette du Cercle d'Histoire : le navarin d'agneau printanier

Plat apprécié lorsque vient le printemps, le navarin d'agneau printanier s'entoure de ses petits légumes.
Plusieurs hypothèses ont court pour expliquer son nom :
- le 20 octobre 1827, la France, le Royaume-Uni et la Russie livrent une bataille navale à l'Empire Ottoman dans la baie du port grec de Navarin (Péloponnèse). Pour fêter la victoire de la France et de ses alliés, l'amiral Henri de Rigny demande à son cuisinier de préparer un plat fait avec les ressources locales, en l'occurrence du mouton et des légumes. Des années plus tard, Auguste Escoffier et ses pairs auraient composé un plat rendant hommage à cette victoire militaire.
- le nom de navarin viendrait d'un mot d'argot des titis parisiens. Au 19ème siècle, le mot navarin désigne un navet chipé sur les étals des marchés par les voleurs, ainsi qu'un plat de ragoût de mouton servi avec des pommes de terre et des navets que l'on trouve à la carte des restaurants de boulevard.

Si le navarin de mouton n'avait pas forcément bonne presse dans le Paris du 19ème siècle, il va progressivement s'améliorer avec l'ajout de légumes nouveaux (petits pois, haricots verts, navets nouveaux, etc…) et devenir printanier. Le mouton sera remplacé par l'agneau plus fin et plus chic.
Subsidiairement, l'agneau est le plat traditionnel de la fête de Pâques. Symbole de pureté associé à Jésus, il est tué pour rappeler le sacrifice du Christ pour les hommes. Pâques annonce aussi un renouveau, d'où l'ajout des légumes pour devenir printanier.

Recette

Le navarin est une viande (agneau, mouton) découpée en morceaux d'environ 3 cm de côté, saisie dans une cocotte puis saupoudrée de farine avant d'être mouillée au bouillon.
En fin de cuisson, ajouter des pommes de terre nouvelles et/ou des petits légumes printaniers tels que navets, carottes, petits pois, haricots verts, tomate, ail, oignon, bouquet garni.

Le 1er mai, muguet ou églantine rouge ?

Lors d'une visite dans le Dauphiné le 1er mai 1560, le roi Charles IX reçut d'un chevalier un brin de muguet qu'il arbora comme porte-bonheur. En 1561, pour remonter le moral de ses sujets le roi fit distribuer du muguet aux Parisiens affamés qui l'utilisèrent pour épaissir leur soupe trop légère. L'intoxication fut générale et les morts nombreux.

Lors de la « fête des travailleurs » du 1er mai 1889, les manifestants défilèrent en portant à la boutonnière un triangle rouge remplacé quelques années plus tard par la fleur d'églantine. Une tradition dédiée à Marie Blondeau, l'une des victimes de la fusillade sanglante de Fourmies en 1891.

En 1907 à Paris, le muguet remplaça l'églantine, reprenant la coutume de Charles IX consistant à offrir du muguet le 1er mai.
En avril 1941, le maréchal Pétain instaura officiellement le 1er mai « *fête du travail et de la concorde sociale* ».

Il préféra la fleur blanche à l'églantine rouge, cette dernière étant trop associée à la gauche et au communisme.
Ce n'est qu'à partir de 1947 que le 1er mai devint férié et chômé.

Dans le langage des fleurs, le muguet symbolise la chance, la pureté, l'innocence mais attention, il est toxique s'il est ingéré. Les fleurs de muguet étaient autrefois utilisées pour aromatiser le tabac à priser.

La saga régionale de nos pantoufles (Schlàppa)

Tout le monde connait les célèbres « charentaises », mais elles auraient pu s'appeler les « alsaciennes ». En effet, la plus ancienne pantouflerie de France a été fondée en 1795 à Wasselonne dans le Bas-Rhin.

Frédéric Georges AMOS, né en 1767 dans le Bade-Wurtemberg, s'est établi à Wasselonne vers 1795 comme maître-tisserand. Il y crée une fabrique de tricotage de bas dans le quartier des tanneurs, au bord de la rivière Mossig, et se spécialise rapidement dans la confection de chaussons pour les sabots. Ceux-ci étaient destinés à remplacer la paille utilisée couramment à cette époque.

En 1796, il épouse Anne Marie GASSMANN. De cette union sont nés 8 enfants et plus de 50 petits-enfants. L'entreprise familiale a prospéré et s'est développée de génération en génération.

En 1871, après la cession de l'Alsace-Moselle à l'Allemagne, Frédéric, l'un des petits-fils du fondateur, quitte Wasselonne avec une partie des machines et du personnel pour installer une usine de bonneterie de laine et de pantoufles à Raon-l'Étape, dans les Vosges.

Employant plus de 2000 ouvriers, elle devient en peu de temps *la plus importante Chaussonnerie du Monde* comme le stipule cette carte postale postée en 1918.
Elle a cessé son activité en 1978.

En 1899, la Maison AMOS était la société industrielle la plus renommée du genre et les chaussons de la marque Etoile étaient son produit-phare. En Alsace, ils étaient connus sous l'appellation *Sternschlàppa*. L'usine de Wasselonne employait environ 500 ouvriers dans les années 1920 et produisait quotidiennement 15 000 articles. Victime de la concurrence asiatique, elle a cessé son activité en 1987.

Peut-être que certains de nos lecteurs se souviennent des pantoufles de l'Ami Fritz, qui étaient en vente à la *mercerie-bonneterie BOHLER-HARNIST* du village. Leur boîte rouge caractéristique représentait un pantouflard alsacien bedonnant.
En langue régionale, on évoquait aussi : *a Schlàppapàder (*un moine ou un bigot en pantoufles*)*.

Trois types de semelles étaient proposés : cuir, feutrine ou élastomère. Le choix des clients se limitait à trois coloris immuables : brun, gris, bleu.

En 2021, deux jeunes entrepreneurs passionnés ont relancé la marque *Maison Amos*.
Leurs pantoufles et mules, portant le label « Origine France Garantie », sont fabriquées en Charente et vendues 60 euros la paire sur leur site internet.

La coupe aux éphémères d'Emile Gallé, maître de l'Art Nouveau

En 1911, cette magnifique coupe en pâte de verre ornée de libellules a été offerte à la Société Industrielle de Mulhouse (SIM) par Madame Henriette Gallé, veuve de l'artiste. C'était l'une des pièces maîtresses de l'exposition « Merveilles de verre » qui s'est tenue au Musée Unterlinden de Colmar au printemps 2006.

Le 28 novembre 2023, elle a été mise en vente aux enchères chez Artcurial à Paris, parmi une cinquantaine d'autres objets d'art provenant de la SIM.
Estimée entre 6 000 et 8 000 euros, elle a été adjugée pour la coquette somme de 52 480 euros !

Henriette Gallé, femme engagée

Madame Henriette GALLE (1848-1914) a offert cette coupe à la SIM en souvenir de ses origines familiales; ses parents Daniel GRIMM et Caroline KELLER étaient tous les deux nés à Mulhouse.
Son père, fils d'un négociant en fer devenu banquier à Mulhouse, était pasteur luthérien à Cleebourg, puis à Bischwiller.
Ayant obtenu deux brevets d'enseignement, elle partit travailler à Londres comme préceptrice de 1869 à 1871. A son retour, elle opta pour la nationalité française en 1872 et s'installa à Nancy, où elle rencontra Emile GALLE. De leur union, célébrée en 1875 à Bischwiller, naquirent 4 filles, que leur père appelait affectueusement ses « petites galettes ».
Femme de conviction, républicaine convaincue, progressiste et féministe, elle porta toute sa vie secours aux plus démunis et milita pour les Droits de l'Homme.
Aux côtés de son mari, elle soutint Alfred DREYFUS, ce qui provoqua une chute importante des ventes de la Société Gallé.
En 1904, après le décès d'Emile, elle prit la tête de l'entreprise en conservant les usines et leurs 450 employés.
Avec l'aide de son gendre Paul PERDRIZET, elle conduisit les ateliers, sans rien changer à l'esprit de son mari, jusqu'à son décès à Nancy, le 22 avril 1914.

Solution de l'énigme du professeur Gérard

Désignons par a, b, c, d, e le nombre de bouquets vendus respectivement par a, b, c, d et e et par S la somme S = a + b + c + d + e.

1°) En additionnant membre à membre : a + b = 78, b + c = 88, c + d = 82, d + e = 79 et e + a = 91 on obtient : 2 S = 418 donc S = 209.

Ensemble ces 5 binômes ont vendu **209 bouquets.**

2°) a = S – (b + c) – (d + e) = 209 – 88 – 79 = 42
Donc b = (a + b) – a = 78 – 42 = 36
Et : c = S – (a + b) – (d + e) = 209 – 78 – 79 = 52
Donc d = (c + d) – c = 82 – 52 = 3
Enfin e = S – (a + b) – (c + d) = 209 – 78 – 82 = 49

Agathe et André ont vendu **42 bouquets**
Brigitte et Benoit ont vendu **36 bouquets**
Claude et Christian ont vendu **52 bouquets**
Delphine et Damien ont vendu **30 bouquets**
Evelyne et Etienne ont vendu **49 bouquets**

La révolte désespérée de la vallée de Munster (1717-1777)

En 1648, la vallée de Munster est totalement dévastée et l'abbaye est en ruines; la ville passe progressivement sous la souveraineté de la couronne française mais des régiments lorrains y sèment encore la désolation en 1652.
Puis le 18ème siècle est marqué par de graves conflits entre les Munstériens et l'autorité royale.
En 1717, les représentants des habitants de la vallée se jurent mutuellement fidélité dans leur lutte contre le Magistrat de Munster et l'autorité royale. C'est le «serment du Forlet ».
La nomination, en 1736, d'un prêteur royal, qui a tout pouvoir et qui peut s'opposer aux décisions du Conseil de la Communauté met le feu aux poudres. Les Munstériens, profondément attachés aux valeurs républicaines de leur ancienne ville de la Décapole, refusent de lui prêter serment de fidélité et des troubles sporadiques éclatent dans la vallée.
Un premier mouvement est durement réprimé par les forces de l'ordre en 1744.
En 1765, la population est privée du droit d'élire les membres du Conseil, dorénavant nommés par l'autorité royale.
Les autorisations de coupe de bois sont considérablement revues à la baisse (*). La population se rebelle.

Une perspective d'ensemble de l'abbaye de Munster à la veille de la Révolution, par Hans Matter.

En 1769, une députation de 102 délégués est envoyée auprès du roi à Versailles. Mais elle est arrêtée à Provins et emprisonnée. Les huit meneurs sont envoyés aux galères (ils reviendront néanmoins plus tard) et les autres participants ramenés de force par la maréchaussée.
La révolte embrase la vallée et l'armée intervient une nouvelle fois pour mater la rébellion.

Puis une Constitution est imposée par l'Intendant, au mépris des droits et privilèges des habitants. La population est répartie entre les corporations des paysans, des boulangers, des tailleurs et des forgerons.
L'Intendant écrit : « *Ces montagnards vivent en parfaits républicains. Ils ne respectent aucun supérieur. La mutinerie et la désobéissance sont chez eux péchés d'habitude.* ».
Cette Constitution déclenche une insurrection armée réprimée par la maréchaussée. Douze hommes iront croupir dans les geôles des tours de Strasbourg.
En 1774, deux hommes (Bessey et Ackermann) se rendent à Paris pour défendre les libertés de la vallée. Ils sont jetés en prison. Soixante hommes quittent ensuite Munster pour leur venir en aide; ils sont arrêtés, flagellés publiquement et emprisonnés. Leur meneur Schneider est condamné à la galère à vie, un autre participant Stör est embastillé et spolié de tous ses biens.
Huit femmes se mettent alors en marche vers Paris. Elles sont également arrêtées et jetées en prison.

Vue de Munster en 1750 avec l'église abbatiale et l'église St-Léger, Schoepflin, Alsatia illustrata.

De nombreux habitants sont emprisonnés de longs mois dans les Ponts Couverts de Strasbourg ou à Ensisheim pour motif de refus d'obéissance à l'autorité royale.
En 1777, l'armée installe à Munster un régiment de soldats boulonnais et Turenne demande au Roi la déportation vers l'intérieur de la France de toute cette population « *si peu raisonnable* ».

D'autres grands penseurs, cette fois-ci de la Révolution française, proposeront également cette solution pour venir à bout de la germanité alsacienne. Nous y reviendrons.

(*) Une ancienne coutume féodale permettait aux villageois de couper du bois dans les forêts communales ou seigneuriales moyennant une taxe minime. Cette coutume a contribué à mettre en grand danger nos forêts, au moment où la révolution industrielle et les exportations de bois vers la Hollande les mettaient également en péril.

L'Alsace à la veille de la Révolution : le grand flop de l'assemblée provinciale de 1787

Louis XVI en 1786

Lorsqu'en 1774 Louis XVI succède à son grand-père Louis XV, d'abord « bien-aimé », finalement « le mal-aimé », l'Alsace semble s'être affranchie du Saint Empire romain germanique à l'issue d'un siècle d'intégration forcée au Royaume de France, en tant que « province à l'instar de l'étranger effectif ».
Elle a enfin connu plusieurs décennies de paix relative et donc de prospérité, malgré plusieurs conflits internationaux (voir HistOgram n° 50-51).
Sa tradition pluriséculaire de villes libres et d'une administration décentralisée a été mise à mal par l'installation d'un fonctionnariat royal : des Grands Baillis, des Intendants, des Gouverneurs militaires, des Prêteurs royaux contrôlent l'essentiel de la politique et des finances, tandis que la Justice du Roi est exercée par le Conseil Souverain établi à Colmar.

Mais une mosaïque de fiefs seigneuriaux et une multitude d'autorités locales subsistent, la langue et la culture rhénane restent bien ancrées au sein de la population. Le commerce est ouvert sur l'Empire, la frontière douanière restant établie sur les Vosges.

Un certain mécontentement s'installe contre ces fonctionnaires qui « *ne se donnent pas la peine de comprendre l'Alsace et ses habitants* » (Lucien SITTLER, *L'Alsace, Terre d'Histoire*). Une œuvre anonyme adressée vers 1760 au roi, intitulée « *Pieux désirs d'un Alsacien* » reconnaît certains bons aspects de la royauté française, mais elle lance un appel à une gestion plus régionale de la Province et à une administration tenue par les enfants du pays, les Alsaciens.
La condition paysanne demeure misérable, soumise à plusieurs épisodes climatiques calamiteux (gels, inondations, violents orages…). Les contribuables alsaciens, surtout les ruraux, sont excédés par le poids des redevances royales, seigneuriales et ecclésiastiques qui explosent d'année en année.

Louis XVI est confronté à de graves difficultés politiques et financières. Peu préparé à sa charge qu'il subit plus qu'il ne la choisit, pas toujours bien conseillé, desservi par l'impopularité de la reine Marie-Antoinette, appelée « l'Autrichienne », il paie pour les abus et les frasques de son grand-père Louis XV et de son aïeul Louis XIV.
La monarchie bat de l'aile, les finances sont au plus mal, les atermoiements du Roi et les intrigues de Cour ruinent les perspectives de redressement.

Les critiques des philosophes et des économistes font leur chemin dans la bourgeoisie alsacienne, en particulier à Mulhouse, bien qu'encore petite République non rattachée à la France.

En 1787, le roi se voit obligé de réunir des assemblées provinciales chapeautant des assemblées de district. L'Alsace est alors divisée en 6 districts : Colmar, Huningue Belfort, Sélestat, Haguenau et Landau. L'assemblée provinciale d'Alsace comprend 24 membres (6 du clergé, 6 de la noblesse, 12 du Tiers-État) auxquels se rajoutent 22 membres désignés par les assemblées des districts.

Jean-Baptiste Antoine de Flachslanden, Musée historique du Pfalz, Speyer

L'assemblée provinciale d'Alsace est ouverte le 17 août 1787 au siège du Directoire de la noblesse à Strasbourg, sous la présidence du bailli de Flachslanden (1739-1825), dont nous retracerons la carrière dans un prochain numéro.

Elle constitue une *Commission Intermédiaire Provinciale* qui identifie rapidement les actions prioritaires à proposer au pouvoir central : réforme des impôts (suppression de l'exemption de la noblesse et du clergé), emploi d'Alsaciens dans l'administration, lancement de travaux publics et construction de routes et de ponts.

Mais les travaux de l'assemblée provinciale sont stoppés nets par la convocation au printemps 1789 des États généraux. Ils inspireront la future rédaction des Cahiers de doléances *(Beschwerdehefte)*.

La population alsacienne appelait de ses vœux des réformes et un système politique plus équitable, mais il n'était pas encore question, dans son esprit, de Révolution.

.